

PREFACE



Cette histoire est l'histoire d'une famille, ma famille, ayant vécu le génocide de 1915, l'exil et la guerre en Europe. Les personnages sont réels, bien que parfois soumis à la romance. Le narrateur principal en est mon père, Johannes (Jean), mais vous constaterez aussi qu'il peut changer à chaque « micro-histoire ». Ceci est volontaire, la personne concernée étant la plus à même de transmettre ses émotions.

Ce livre n'est pas un règlement de comptes envers la société turque ni kurde. Je ne porte aucun jugement à l'emporte-pièce, tenant à laisser l'histoire aux historiens. Je me contente de retracer ces témoignages, qui ont toujours eu pour moi une valeur objective. Lors de ces récits entendus dans mon enfance, mon père essayait de masquer le sentiment de désolation qui l'étreignait et que j'arrivais à mettre au grand jour malgré ses simagrées de clown triste.

Je l'aimais comme il était ce petit cordonnier, les jambes raccourcies par tant de labeur et de souffrances. Je le

regardais parfois travailler le talon ou la semelle d'une chaussure qu'il avait vendue à un client. Malgré le temps qu'il passait dans le minuscule couloir de l'appartement qui lui servait d'échoppe, il ne faisait jamais payer les réparations à ses fidèles acheteurs. Quand il travaillait, il arrivait à me parler entre deux pointes qu'il sortait de sa bouche, une manie que lui avait apprise son maître chausseur grec. J'avais énormément de mal à comprendre ce qu'il avait vécu, je trouvais cela irréel. Pendant des années, j'ai engrangé ses histoires. Ma mémoire, très active, aurait vite décelé des récits non-conformes aux versions précédentes. Ce n'était pas le cas ! J'en ai déduit qu'il n'avait rien inventé et que cette réalité, si dure soit-elle, avait bien jalonné sa jeunesse et sa vie d'adulte.

Ce choc, je l'ai subi en non-dit. J'ai ressenti exactement la même impression de honte, que ceux qui ont vécu physiquement cette épreuve. C'est très paradoxal, mais pourtant vrai. Je n'ai jamais abordé le sujet depuis la mort de mon père en 1978. A tel point que tout était sorti de ma vie. Pour preuve, un repas de fin d'année pour le passage à l'an 2000. Nous étions une tablée de vingt personnes, on m'a demandé ce qui m'avait le plus marqué en ce siècle écoulé. Je n'ai même pas eu un soupçon de pensée pour ce drame. Non, j'ai parlé banalement de l'homme qui avait marché sur la Lune. La résurgence de mes origines m'est apparue trois années plus tard, lors d'une invitation à une fête arménienne rue Bernard Palissy, à Saint-Etienne. L'accueil y avait été chaleureux et chose étonnante, beaucoup de gens avaient connu mon père. Inconsciemment, je venais d'ouvrir la boîte de Pandore en libérant tous ces maux passés, avec « l'espérance » toutefois de comprendre enfin ce drame

génocidaire. Ce livre est donc le premier tome de l'histoire d'une famille arménienne, la mienne, les Kotchian. Une famille à laquelle je tenais à rendre hommage comme j'aimerais rendre hommage à tant d'autres familles qui ont vécu la même histoire.

CHAPITRE I

~

« Jo » *la rapine*

Une belle journée de ce jour du 29 septembre 1923, à Pera¹, quartier Taxim, dans la rue Féridié. Le soleil emplissait la ruelle de notre habitation « Hussein Aga », une maison de refuge. Nous logions là, depuis plus de deux ans, ma mère Gulunia, mes sœurs Takouhie et Elise. La fin des hostilités en Europe ne valait pas pour nous. Le départ récent des armées occupantes anglaises, françaises et italiennes ne nous rassurait pas. Moi, Johannes (hovhannès), je ne connaissais rien de la situation politique mondiale et puis pourquoi m'en serais-je soucié ? Ma seule préoccupation se situait dans le creux de mon estomac. Rien ou pas grand chose à manger. Les jours de marché, tous les gamins arméniens du coin avaient l'habitude de fouiller les restes que laissaient sur place les marchands ambulants turcs. Des fruits, des légumes et parfois des bouts de viande de bœuf ou de mouton. Bien souvent, je trouvais un goût bizarre à notre festin carnassier.

Je suppose que quelques animaux domestiques étaient passés par là, mon ventre ne faisait pas la différence.

Avec mon meilleur ami, Bédros, de six ans mon aîné, nous faisons des allers-retours dans cette rue Féridié. Je ne peux pas dire si elle était longue, mais ce que je voyais, c'est que quelques commerces ça et là apparaissaient au fur et à mesure que l'on s'enfonçait dans cette artère de Pera. Les pavés, irréguliers, rendaient difficile la marche avec nos sandales. Nous avons trouvé la solution en chapardant des morceaux de vieux cuirs dans l'arrière cour du cordonnier de la rue Tchaïlak. Naturellement, ce travail était fait entre midi et trois heures, pendant sa sieste. C'était là les premières chaussures que je fabriquais de mes mains. Une corde entourait chaque sandalette de façon à coincer ces semelles de fortune qui nous permettraient dorénavant d'avoir la faculté de survoler ces pavés maudits. Notre « travail » de la journée, en dehors de l'école, consistait à amener à la maison de quoi manger. Ce n'était pas facile, les commerçants veillaient scrupuleusement à ne pas se faire piller par les « rats » que nous étions, la propagande de l'Etat Turc avait fait le reste en nous montrant du doigt. Alors il fallait mettre en action un plan d'attaque. Le système était simple : je passais en premier devant un étalage de fruits et légumes. Je faisais semblant de prendre un abricot, une tomate, enfin quelque chose de pas trop « encombrant ». J'attendais que le commerçant me regarde bien et je prenais la fuite. Sa réaction ne se faisait pas attendre. Une course poursuite s'engageait. Pendant ce temps Bédros remplissait son sac de jute et partait dans la direction opposée. Cette opération commando bouffe était réglée comme du papier à

musique (petite expression que ma mère avait l'habitude de dire. Elle parlait des cartes perforées d'orgues de barbarie). Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas, de plus, le retour des troupes turques au mois d'octobre, a fait que les nouvelles autorités décuplaient la surveillance des quartiers où la plupart des Arméniens résidaient.

Malgré cela, notre association avec Bédros ne s'était pas interrompue pour autant et dans nos moments libres, nous « forcions » les cadences.

Notre présence avait été remarquée dans le voisinage. Un matin, où notre école avait fermé ses portes, notre mise en scène au point, nous avons décidé de nous diriger vers ce quartier populeux. Tout semblait normal. Moi, comme d'habitude, je m'attardais devant les étalages. Bédros, planqué quelques mètres plus loin attendait avec son sac de jute à la main. Süleyman, le propriétaire du bazar situé au bout de la rue non loin de la caserne des pompiers, avait l'habitude de nous voir passer. Il savait pourquoi nous étions dans le quartier et surtout ce que nous venions faire. Il nous avait observés depuis plus de deux mois.

La cinquantaine sonnée, c'était un rude gaillard avec des sautes d'humeur à vous faire blêmir de peur. Sa voix, ah... ! Sa voix portait tellement que les habitants des rues avoisinantes l'entendaient clairement, autant que le crieur de la mosquée Sainte Sophie de l'autre côté du Bosphore.

Il interpellait les passants pour qu'ils viennent consommer chez lui. De temps en temps, il poussait un coup de gueule contre les gamins errants dans les rues. On avait entendu dire qu'il avait été soldat dans l'armée du Sultan Abdülhamid et avait vécu la défaite d'Aqaba contre les forces Arabes. A la

fin de la guerre, il s'était retiré dans ce quartier de Pera pour y mener une vie paisible et il n'avait pas l'intention de céder aux exigences des uns et des autres, bref : un ours ! Je m'approchai doucement de l'épicerie située à côté du bazar de Süleyman. Il y avait là des tomates, aubergines et quelques fruits divers. Toujours le même principe, je prenais un des fruits et j'attendais une réaction de la part de l'épicier. Rien, pas un regard, pourtant j'étais bien visible : « Il faut que je me fasse remarquer ! » Alors je tapotai de plus en plus fort sur l'étal afin d'attirer son attention. Toujours rien. Soudain, j'entendis derrière moi comme un bruit sourd : des galops de chevaux se rapprochaient. Je tournais la tête et la frayeur me gagna. Flanqués sur leurs montures, deux gendarmes turcs me regardaient. J'avais l'impression que le feu sortait de leurs yeux.

— Nerelisiniz küçük ? (Tu viens d'où petit ?)

On venait de me poser une question, mais j'étais terrorisé. Mes jambes me lâchaient, j'avais la bouche sèche, des sueurs froides dans le dos. Je regardais Bédros dans un coin de la rue, au loin et hors de portée des regards tueurs. Il me faisait des signes, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il voulait me dire. La terreur aidant, je me sentais comme sur un nuage, incapable de réactions. Mon être entier vacillait, je me voyais à la maison, même si ce n'était qu'un dispensaire, entouré de ma mère et de mes sœurs. Du petit terrain attendant s'échappait une brume de plus en plus épaisse. A travers ce voile opaque, j'entendais monter des paroles, imperceptibles au début, puis plus nettes : « küçük ! ». Je voyais que les gendarmes étaient de plus en plus nerveux. Bédros n'était plus là. Il ne me restait qu'une solution. Je retins ma respiration et d'un coup je me mis

à courir dans leur direction. L'effet de surprise me donna l'avantage. Je me glissai entre leurs deux montures et empruntai une petite ruelle sur ma droite. Mes deux cavaliers de la terreur n'avaient pas eu le temps de réagir que déjà je me trouvais à une vingtaine de mètres d'eux. Mais ce fut de courte durée. Je sentis le souffle des chevaux sur ma nuque. Soudain, un bras rude saisit le col de ma chemise et m'engouffra dans une habitation. J'entendis seulement le claquement d'une porte. A travers une borgnette, je vis mes deux gendarmes passer.

— Jo ! Ça va Jo ?

Bédros était là, souriant dans la pénombre, à côté de lui, je perçus une masse informe. Petit à petit, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité. Je distinguai autour de moi des rayonnages avec pas mal d'objets. Des assiettes, des vases, des djezvés (cafetières orientales), des tepsis (plateaux) et pas mal de petits articles. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre où j'étais. Cette masse informe, dont je contemplais maintenant les yeux illuminés par un rayon de lumière venant de l'extérieur : c'était Süleyman. C'est lui qui m'avait saisi le bras et entraîné dans cette pièce.

— Alors Jo ? Tu l'as échappé belle ? Si je ne t'avais pas tiré de là, ils t'auraient attrapé et dieu sait où ils t'auraient emmené. Je n'en croyais pas mes yeux. Süleyman était là, planté devant moi, avec mon ami Bédros, tous les deux souriant.

— Allez les enfants, on passe dans la pièce d'à côté, vous devez avoir faim après toutes ces émotions.

— La pièce d'à côté, une petite cuisine, avec une table et quatre chaises, jouxtant une alcôve où se trouvait un lit, c'était là son univers. Sobre, avec le strict minimum sauf cette grande armoire. Elle était d'un bois clair, avec deux

battants ornés chacun d'une sculpture centrale représentant une sorte de blason. Le haut était richement décoré à la main et représentait des scènes de chasse. Je me demandais bien ce qu'elle pouvait renfermer. Süleyman nous fit asseoir sur les chaises et nous sortit d'un petit placard placé bien au frais du soudjouk (saucisson à base de bœuf haché très épicé) du bastorma (viande séchée) et du pain. Il nous regardait dévorer ses offrandes avec un regard de pitié et de compassion. Puis il s'assit à côté de nous.

— Voyez les enfants, nous les Turcs, nous ne sommes pas tous des sauvages. Je connais bien votre peuple, avec beaucoup d'entre vous, nous étions amis et avons l'habitude de partager nos repas, nos joies et nos peines.

Je le regardais. Malgré sa stature d'homme dur, je percevais autour de ses yeux légèrement rougis des effluves brillantes laissant supposer qu'il n'était pas loin de pleurer.

— Mangez les enfants, sachez que pour vous deux, ici c'est la maison de dieu, vous pourrez venir autant que vous le voulez pour partager mes repas. Mais de grâce, ne le dites à personne, il pourrait m'en coûter cher, nous n'avons pas le droit de « pactiser » avec les Arméniens. Il prit un petit sac en toile et glissa quelques victuailles dedans.

— Tenez, emportez-le. Dites que vous avez réussi à le chaparder à l'épicier du coin.

Pendant la petite heure d'attente avant de retrouver le monde extérieur, Süleyman nous expliqua un peu son parcours. Il était né à Angora (Ankara) en 1872. Sa mère était institutrice et son père avait suivi des études d'architecte à l'université technique de Constantinople. Aydin Bey était connu du milieu intellectuel turc de la ville. Sa sympathie pour la politique des « Tanzimat » (véritable réorganisation de

l'Empire Ottoman) faisait de lui un avant-gardiste accompli. La pression internationale sur les Turcs était telle dans cette période troublée, que le Sultan Abdülmeçid I^{er} avait décidé de continuer la réforme de son père Mahmoud II afin de moderniser l'Empire. Tous les sujets du Sultan, sans exception, étaient protégés par l'état, par le conseil des Tanzimat concernant des garanties pour leur vie, leurs biens, leur religion et leur liberté. Süleyman avait grandi dans cet esprit de tolérance. Il avait toujours considéré son père comme étant le modèle absolu. Ce dernier n'avait émis aucune critique quand celui-ci s'était engagé début 1895 dans l'armée turque aux ordres du Sultan Abdülhamid II, chef d'un empire malade. Les années passèrent, de campagnes en campagnes. L'arrivée des jeunes turcs au pouvoir en 1908 lui fit voir d'un autre œil sa fonction de soldat. Pour les minorités, la liberté devenait de plus en plus restreinte, voire inexistante dans certaines régions de l'empire. 1914, la guerre éclata en Europe et finit par se propager dans les Balkans. Süleyman ne se doutait pas qu'il allait être encore le témoin impuissant de scènes atroces. En 1915 il fut affecté dans le vilayet (province) de Bitlis sous les ordres d'Abdulhalik Vali (gouverneur). A partir du mois de février, celui-ci donna l'ordre à ses troupes d'investir les villages alentours de Bitlis. Pillages, mises à sac commencèrent. Le reste, et bien le reste... Süleyman ne pouvait en dire plus. Il avait vécu le même enfer que les victimes arméniennes. S'essuyant d'un revers de manche les yeux, il nous dirigea vers la sortie de sa demeure. — A droite, rien, à gauche, rien. Allez les petits et surtout pas un mot de tout ça. Vous pouvez revenir si ça vous chante, mais dans la plus grande discrétion. « Ah cette rue Féridié ! » Je ne me suis jamais demandé

quelle longueur elle pouvait avoir, j'étais tellement pressé de rentrer que j'ai couru comme si le diable était à mes trousses. C'était interminable. Bédros, plus grand que moi, me distançait par ses enjambées. Mais, bon prince, il finissait toujours par m'attendre. Une petite pièce pour quatre personnes située au troisième étage du dispensaire où l'on nous avait parqués, c'était là mon univers « carcéral ». Mayrig² m'attendait sur une chaise, les coudes sur la table de cuisine et la tête entre ses deux mains.

— Où étais-tu garnement ? J'attends depuis plus de deux heures. Tu sais qu'il ne faut pas sortir, c'est interdit pour nous. Ne me tiens pas en souci, depuis la disparition de ton père et de ton frère, il ne me reste plus que toi et tes deux sœurs. Je suis si fatiguée.

Doucement je m'approchais d'elle. Ma main droite lui caressant le visage et la main gauche tenant le fruit de mon labeur journalier.

— Mama³, regarde !

Je sortais de mon petit sac la nourriture donnée par Süleyman.

Elle me foudroya du regard.

— Où as-tu volé ça ? Dis-moi, dis le moi !

Sa violente réaction me laissa tellement sans voix, que je ne pus lui donner d'explication.

— Si les Turcs t'avaient attrapé avec ceci, ils t'auraient massacré sur place.

— Mais mama, je rapporte à manger pour la journée...

Rien ne la faisait plier. Pour elle, ce n'est pas parce que nous étions pauvres et démunis qu'il fallait en arriver au vol. Professeur de français à Ankara, elle nous avait appris à nous conduire correctement dans le beau monde. Il était

impensable pour elle que cette situation nous fasse changer d'attitude.

— Alors ? J'attends, d'où vient ce que tu m'as amené ?

Devant son insistance, je lui racontais toute l'histoire. Au fur et à mesure que j'avançais dans mon récit, je voyais son visage se refermer.

— Et tu as accepté la nourriture d'un Turc ? Sais-tu qu'ils capturent des enfants pour les vendre comme esclaves ? Je t'interdis de revoir cet homme, je te l'interdis ! Et je... Je t'interdis tout bonnement en dehors de l'école de sortir du dispensaire. Tiens-toi le pour dit !

Je savais pertinemment au fond de moi qu'elle avait tort. Süleyman était un homme bon mais accablé par le poids de la solitude ainsi que celui des remords. Je regardais à travers la fenêtre de notre pièce le ciel étoilé, je me demandais qui avait placé ces points brillants et surtout pour éclairer quoi ? La misère humaine ? Comme si on avait pris dieu lui-même à témoin de ce drame que nous vivions. J'étais là, allongé sur le sol et serrant dans mes petites mains mon sac de jute. Je le gardais avec moi, comme un trésor offert par mon ami Süleyman « le magnifique ». Doucement je m'endormis. Le chant du coq au petit matin me fit sursauter. J'étais seul dans la pièce. Ma mère avait du descendre en compagnie de mes sœurs au dispensaire. Je sortis ma frimousse sur le pas de la porte. « Personne en vue ? Allez je fonce chez Bédros. » Il occupait une chambre à l'étage au dessous de nous ; il était seul, sans famille. Il avait été recueilli par des nomades turcs dans le vilayet d'Erzincan. Doucement je me glissai dans les couloirs de l'établissement. J'avais pris soin de laisser la porte d'entrée de notre chambre ouverte pour ma mère, de façon à ce qu'elle pense

que je n'étais pas bien loin. Je lui évitais ainsi inutilement du souci. Elle avait trouvé un emploi d'institutrice au lycée Sainte Pulcherie. Elle assistait les sœurs qui n'étaient que cinq pour six cents élèves. Elle y enseignait le français qu'elle parlait correctement. D'ailleurs moi, je suivais des cours particuliers depuis l'âge de six ans.

L'étage au-dessous de nous comprenait une dizaine de logements. Certains étaient dans un état de vétusté tel, que même des chiens n'en auraient pas voulu pour niche. Ce n'était la faute ni du personnel, ni des missionnaires du dispensaire, mais bien des autorités turques qui détournaient tout le matériel que la Croix-Rouge faisait acheminer pour nous. J'arrivais devant la chambre de Bédros. Notre code, trois coups consécutifs sur la porte puis deux autres à cinq secondes d'intervalle.

— Bédros ! C'est Jo, ouvre-moi, il faut que l'on discute.

— Que ce passe-t-il ? Et discuter sur quoi ? me dit-il en entrebâillant sa porte.

— De Süleyman ! Ma mère refuse que j'aie le voir de nouveau. Elle n'a pas accepté qu'il nous offre de la nourriture. Mais j'ai besoin encore de le voir, besoin d'apprendre aussi ce qu'il s'est passé dans d'autres régions que la nôtre.

Ah ! Bédros, mon ami, tu avais beau avoir six ans de plus que moi, tu étais toujours là pour me donner raison et te laisser mener par un gringalet comme moi. Notre amitié amenait un peu de ciel bleu dans cet enfer que tu avais connu, aussi fort, aussi destructeur et dont tu avais su t'extirper miraculeusement. Cet après midi-là, tu t'es confié à moi pour la première fois sur ton périple. Il fallait que tu en parles, il fallait que je t'écoute.